

leurs poitrines sont vides; là est, croyez-vous, l'exagération. Mais dit, nous n'hésitons pas à déclarer que la riposte, puisque riposte il y a, ne manque pas de mérite, sans être à la hauteur de la Dame aux camélias, et le succès des Filles de marbre, succédant presque immédiatement à celui de M. Dumas fils, a prouvé surabondamment que si le public s'était si volontiers laissé aller à un sentiment de pitié en faveur du vice repentant, il n'entendait nullement en laisser faire l'apologie et savait applaudir aussi aux clameurs jousées par des hommes honnêtes contre les hontes et les perversités de tous genres.

Les auteurs ont fait un prologue à leur drame, afin de pouvoir mettre en scène la courtoisie de l'antiquité et nous la montrer plus tard, transformée au physique, mais identique au moral. Nous sommes dans l'atelier de Phidias, auquel un Athénien tout coussu d'or et gonflé d'orgueil a commandé les trois statues de Phryné, de Laïs et d'Aspasia. Mais une fois celles-ci achevées, l'artiste aime trop ces chefs-d'œuvre pour consentir à s'en séparer. Il veut rendre à Gorgias l'argent qu'il en a reçu et fait garer les statues; Gorgias ne l'entend pas ainsi, et il prétend user de la violence pour se faire livrer sa commande, lorsque Diogène, sa lanterne à la main, déclare qu'il va décider la question. Pour cela, il s'adresse aux statues, leur montrant Phidias : « Voilà, leur dit-il, un grand artiste pauvre, mais plein de cœur et de génie; voilà Gorgias, un gros ventre bête, mais comédien; lequel des deux voulez-vous posséder? lequel des deux voulez-vous reconnaître bien là, dit tranquillement le cynique, ô filles de marbre! courtoises du présent, courtoises nous passons à Paris, où nous retrouvons les Athéniens de la décadence : Laïs et Phryné ont disparu; il ne reste plus qu'Aspasia sous le nom de Marco; Diogène est devenu Desgenais, Phidias s'appelle Raphaël et est sculpteur; Gorgias est toujours riche et est devenu comte. Quant à Théa, qui figure également dans le prologue, elle s'appelle ici Marie et représente l'amour idéal, la pureté, le dévouement, l'abnégation.

Raphaël, malgré les sages conseils de Diogène, ou du moins de Desgenais, le raisonneur, le philosophe de la pièce, vient se brûler les ailes et émusser son génie d'artiste au contact impur de Marco, cette femme insensible à tout, qui n'aime rien que l'or, qui ne respecte et ne comprend que l'or. Raphaël aime Marco et devient son amant. A dater de ce jour, il quitte son ciseau et son marbre, sa vieille mère et Théa, c'est-à-dire Marie, qui pourtant il avait déjà regardée souvent en amoureux autant qu'en artiste. En quelques semaines, Marco dévore le talent et l'or pas de tortures qu'elle ne fasse subir à son malheureux amant, dont elle pétrit le cœur sans pitié entre ses doigts roisés armés de griffes. Cependant Raphaël, toujours stimulé par Desgenais, fin par s'éloigner, le comte a des idées des intentions comiques du compositeur et de la façon dont il entendait la musique imitative. Il faut se rappeler que la Fille mal gardée fut représentée à la Comédie-Française en 1788, et fut l'une des premières comédies à ariettes données en France.

Un regard sans courroux, De tes yeux si doux. Pour si peu, grand-der, Quand un beau mi-net se présente, U-ne chat-te mi-aule après sen-te, U-ne chat-te mi-aule après lui, U-ne chat-te mi-aule. Ce drame est émouvant et habilement conduit; il est surtout honnête, raisonnable, moral, et c'est là son plus grand mérite. Le rôle de Desgenais, bien qu'un peu trop émaillé de sacrilés et de sacrilés, est plein de verve, d'esprit et de raison; aussi Desgenais est-il devenu un type dont les auteurs dramatiques ont, du reste, abusé depuis. Somme toute, c'est là, croyez-moi, un bon rôle, méritant à tous les titres la vogue immense dont elle a joui, mais dont il ne faudrait pourtant pas s'exagérer l'importance.

Nous citons la Ronde des pièces d'or, qui est demeurée célèbre :

PREMIER COUPLÉ. Aimes-tu, Marco, la belle, Dans les salons tout en fleurs, La jeune courtisane, Qui fait bondir les danseurs? Aimes-tu, dans la nuit sombre, Le murmure frémissant, Des peupliers qui dans l'ombre Chuchotent avec le vent? Non, non, non, non, Marco, qu'aimes-tu donc? Ni le chant de la fauvette, Ni le murmure de l'eau? Ni le cri de l'alouette, Ni la voix de Roméo? (Bruit de pièces d'or.) Non! voilà ce qu'aime Marco, Ou! voilà ce qu'aime Marco.

DEUXIÈME COUPLÉ. Aimes-tu les chants de joie, De l'orgie ardent signal, Lorsque la raison se noie Dans des coupes de cristal? Aimes-tu les orgues saintes, Avant leurs divins accents, Qui ressemblent à des plaintes Et montent avec l'encens? Non, non, non, non, Marco, qu'aimes-tu donc? Ni le chant, etc.

TROISIÈME COUPLÉ. Aimes-tu, quand tu t'égaras Dans les profonds des bois, Les éclatantes fanfares? Aimes-tu, quand la nuit gègne, La grande voix du clocher, Aux troupeaux, dans la campagne, Disant de se dépêcher? Non, non, non, non, Marco, qu'aimes-tu donc? Ni le chant, etc.

FILLE DU MILLIONNAIRE (LA), comédie en prose, par M. Emile de Girardin (Paris, 1856). M. de Girardin n'est trompé, s'il a cru que sa comédie était de nature à résoudre la question que la Bourse, la Question d'argent et vingt autres pièces venaient de soulever à l'époque où il écrivait la sienne. M. Adam, le millionnaire qu'il met en scène, est excellent mari, excellent père, ami obligeant, beau-père désintéressé; il refuse pour gendre le fils d'une marquise, et accorde la main de sa fille, Caroline, à un ingénieur sans fortune, mais à un style de comédie, et comme l'a fort bien remarqué M. Hippolyte Rigault, « la première qualité d'un style de comédie, c'est la diversité. Chaque personnage doit avoir son style. Or, M. de Girardin n'en a qu'un, on le sait, parfaitement reconnaissable, et il le prête aux personnages de tout âge, de toute condition, de tout sexe qu'il fait parler dans sa comédie. M. de Girardin a, depuis, profondément modifié sa pièce, et la Fille du millionnaire a été représentée huit ans après sa publication dans le Monde illustré. Le succès a été médiocre.

FILLE DU CIDE (LA), tragédie de Casimir Delavigne. V. Cid (la Fille du). FILLE MAL GARDÉE (LA), nous extrayons de la gentille opérette de Dani, intitulée la Fille mal gardée, ce petit couplet, qui donne une idée des intentions comiques du compositeur et de la façon dont il entendait la musique imitative. Il faut se rappeler que la Fille mal gardée fut représentée à la Comédie-Française en 1788, et fut l'une des premières comédies à ariettes données en France.

Un regard sans courroux, De tes yeux si doux. Pour si peu, grand-der, Quand un beau mi-net se présente, U-ne chat-te mi-aule après sen-te, U-ne chat-te mi-aule après lui, U-ne chat-te mi-aule. Ce drame est émouvant et habilement conduit; il est surtout honnête, raisonnable, moral, et c'est là son plus grand mérite. Le rôle de Desgenais, bien qu'un peu trop émaillé de sacrilés et de sacrilés, est plein de verve, d'esprit et de raison; aussi Desgenais est-il devenu un type dont les auteurs dramatiques ont, du reste, abusé depuis. Somme toute, c'est là, croyez-moi, un bon rôle, méritant à tous les titres la vogue immense dont elle a joui, mais dont il ne faudrait pourtant pas s'exagérer l'importance.

ressant. L'action se passe dans le Tyrol. Une pauvre enfant, abandonnée sur un champ de bataille, a été recueillie par un brave sergent nommé Sulpice, qui l'a fait adopter par son régiment. Marie, à grand, entourée de la tendresse et du respect des grenadiers du 21^e. Elle est devenue une gentille vivandière. Elle est aimée d'un jeune Tyrolien qui lui a sauvé la vie dans une circonstance où elle était en péril. Mais le mystère de sa naissance se découvre, et sa mère, une marquise, l'enlève brusquement à la vie des camps, l'emmène dans son château, où elle l'éleve avec soin en la faisant passer toute-fois pour sa nièce. Au second acte, la fille du régiment, qui regrette ses habitudes martiales, se prête difficilement à l'éducation conforme à son rang, et encore moins au riche mariage qu'on veut lui faire contracter. Elle revoit son cher Tyrolien, devenu lieutenant dans le fameux 21^e, son régiment adoptif. Après bien des traverses et des péripéties, sa mère ne résiste plus à une union à laquelle elle est attachée le bonheur de sa fille. L'ouverture est gracieuse et en rapport avec le ton général de l'ouvrage. Le duo entre Marie et Sulpice est original et bien écrit pour les voix. Les couplets, et surtout un galanterie toujours bien accueillie par les abonnés du théâtre. La cantilène des Adieux, chantée par Marie, est d'une sensibilité vraie; la scène de la romance de Garat, trio entre la marquise, sa fille et le sergent, est d'un comique de bon goût; la valse exécutée dans la coulisse a une délicatesse de touche tout aristocratique. Nous signalerons aussi un petit trio d'un bon effet scénique et dans lequel l'engagement des voix produit un merveilleux ensemble. L'opéra de la Fille du régiment, traduit en italien, a été représenté à la salle Ventadour en 1850. Mme Sonntag, après être restée éloignée de la scène par suite de son mariage avec le comte Rossi, a reparu avec éclat dans la Fille du régiment. A l'Opéra-Comique, Mlle Borghèse a créé le rôle de Marie; les autres rôles ont été interprétés par Marie, Henri et Mme Boulangier. Nous allons reproduire ici trois des plus charmants morceaux du gracieux opéra de Donizetti.

TYROLIENNE DE LA FILLE DU RÉGIMENT. tu dis non! De la paix, viens, je fais tous les frais! Ce bai-ser que j'ai pris, Reprends-le... Chacun le sait, chacun le dit: Le ré-gi-ment par ex-cel-len-ce, Le seul à qui l'on fass'cré-

SA-LUT À LA FRANCE. Sa-lut à la Fran-ce! A mes beaux jours, A l'es-pé-ran-ce, A mes a-mours! Sa-lut à la Fran-ce, A l'es-pé-ran-ce, A mes a-mours!

Suppli-ant, à genoux, Ce lui qui t'a-dore Im-plore. Un regard sans courroux, De tes yeux si doux. Pour si peu, grand-der, Quand un beau mi-net se présente, U-ne chat-te mi-aule après sen-te, U-ne chat-te mi-aule après lui, U-ne chat-te mi-aule.

FILLE DU RÉGIMENT (LA), opéra en deux actes, paroles de Bayard et Saint-Georges, musique de Donizetti, représenté à l'Opéra-Comique le 11 février 1840. Parmi les ouvrages de demi-caractère du compositeur de Bergamo, celui-ci brille au premier rang par le nombre des motifs heureux, par la grâce touchante des mélodies. Le livret est inté-

ressant. L'action se passe dans le Tyrol. Une pauvre enfant, abandonnée sur un champ de bataille, a été recueillie par un brave sergent nommé Sulpice, qui l'a fait adopter par son régiment. Marie, à grand, entourée de la tendresse et du respect des grenadiers du 21^e. Elle est devenue une gentille vivandière. Elle est aimée d'un jeune Tyrolien qui lui a sauvé la vie dans une circonstance où elle était en péril. Mais le mystère de sa naissance se découvre, et sa mère, une marquise, l'enlève brusquement à la vie des camps, l'emmène dans son château, où elle l'éleve avec soin en la faisant passer toute-fois pour sa nièce. Au second acte, la fille du régiment, qui regrette ses habitudes martiales, se prête difficilement à l'éducation conforme à son rang, et encore moins au riche mariage qu'on veut lui faire contracter. Elle revoit son cher Tyrolien, devenu lieutenant dans le fameux 21^e, son régiment adoptif. Après bien des traverses et des péripéties, sa mère ne résiste plus à une union à laquelle elle est attachée le bonheur de sa fille. L'ouverture est gracieuse et en rapport avec le ton général de l'ouvrage. Le duo entre Marie et Sulpice est original et bien écrit pour les voix. Les couplets, et surtout un galanterie toujours bien accueillie par les abonnés du théâtre. La cantilène des Adieux, chantée par Marie, est d'une sensibilité vraie; la scène de la romance de Garat, trio entre la marquise, sa fille et le sergent, est d'un comique de bon goût; la valse exécutée dans la coulisse a une délicatesse de touche tout aristocratique. Nous signalerons aussi un petit trio d'un bon effet scénique et dans lequel l'engagement des voix produit un merveilleux ensemble. L'opéra de la Fille du régiment, traduit en italien, a été représenté à la salle Ventadour en 1850. Mme Sonntag, après être restée éloignée de la scène par suite de son mariage avec le comte Rossi, a reparu avec éclat dans la Fille du régiment. A l'Opéra-Comique, Mlle Borghèse a créé le rôle de Marie; les autres rôles ont été interprétés par Marie, Henri et Mme Boulangier. Nous allons reproduire ici trois des plus charmants morceaux du gracieux opéra de Donizetti.

TYROLIENNE DE LA FILLE DU RÉGIMENT. tu dis non! De la paix, viens, je fais tous les frais! Ce bai-ser que j'ai pris, Reprends-le... Chacun le sait, chacun le dit: Le ré-gi-ment par ex-cel-len-ce, Le seul à qui l'on fass'cré-

SA-LUT À LA FRANCE. Sa-lut à la Fran-ce! A mes beaux jours, A l'es-pé-ran-ce, A mes a-mours! Sa-lut à la Fran-ce, A l'es-pé-ran-ce, A mes a-mours!

Suppli-ant, à genoux, Ce lui qui t'a-dore Im-plore. Un regard sans courroux, De tes yeux si doux. Pour si peu, grand-der, Quand un beau mi-net se présente, U-ne chat-te mi-aule après sen-te, U-ne chat-te mi-aule après lui, U-ne chat-te mi-aule.

FILLE DU RÉGIMENT (LA), opéra en deux actes, paroles de Bayard et Saint-Georges, musique de Donizetti, représenté à l'Opéra-Comique le 11 février 1840. Parmi les ouvrages de demi-caractère du compositeur de Bergamo, celui-ci brille au premier rang par le nombre des motifs heureux, par la grâce touchante des mélodies. Le livret est inté-

ressant. L'action se passe dans le Tyrol. Une pauvre enfant, abandonnée sur un champ de bataille, a été recueillie par un brave sergent nommé Sulpice, qui l'a fait adopter par son régiment. Marie, à grand, entourée de la tendresse et du respect des grenadiers du 21^e. Elle est devenue une gentille vivandière. Elle est aimée d'un jeune Tyrolien qui lui a sauvé la vie dans une circonstance où elle était en péril. Mais le mystère de sa naissance se découvre, et sa mère, une marquise, l'enlève brusquement à la vie des camps, l'emmène dans son château, où elle l'éleve avec soin en la faisant passer toute-fois pour sa nièce. Au second acte, la fille du régiment, qui regrette ses habitudes martiales, se prête difficilement à l'éducation conforme à son rang, et encore moins au riche mariage qu'on veut lui faire contracter. Elle revoit son cher Tyrolien, devenu lieutenant dans le fameux 21^e, son régiment adoptif. Après bien des traverses et des péripéties, sa mère ne résiste plus à une union à laquelle elle est attachée le bonheur de sa fille. L'ouverture est gracieuse et en rapport avec le ton général de l'ouvrage. Le duo entre Marie et Sulpice est original et bien écrit pour les voix. Les couplets, et surtout un galanterie toujours bien accueillie par les abonnés du théâtre. La cantilène des Adieux, chantée par Marie, est d'une sensibilité vraie; la scène de la romance de Garat, trio entre la marquise, sa fille et le sergent, est d'un comique de bon goût; la valse exécutée dans la coulisse a une délicatesse de touche tout aristocratique. Nous signalerons aussi un petit trio d'un bon effet scénique et dans lequel l'engagement des voix produit un merveilleux ensemble. L'opéra de la Fille du régiment, traduit en italien, a été représenté à la salle Ventadour en 1850. Mme Sonntag, après être restée éloignée de la scène par suite de son mariage avec le comte Rossi, a reparu avec éclat dans la Fille du régiment. A l'Opéra-Comique, Mlle Borghèse a créé le rôle de Marie; les autres rôles ont été interprétés par Marie, Henri et Mme Boulangier. Nous allons reproduire ici trois des plus charmants morceaux du gracieux opéra de Donizetti.

tu dis non! De la paix, viens, je fais tous les frais! Ce bai-ser que j'ai pris, Reprends-le... Chacun le sait, chacun le dit: Le ré-gi-ment par ex-cel-len-ce, Le seul à qui l'on fass'cré-

SA-LUT À LA FRANCE. Sa-lut à la Fran-ce! A mes beaux jours, A l'es-pé-ran-ce, A mes a-mours! Sa-lut à la Fran-ce, A l'es-pé-ran-ce, A mes a-mours!

Suppli-ant, à genoux, Ce lui qui t'a-dore Im-plore. Un regard sans courroux, De tes yeux si doux. Pour si peu, grand-der, Quand un beau mi-net se présente, U-ne chat-te mi-aule après sen-te, U-ne chat-te mi-aule après lui, U-ne chat-te mi-aule.

FILLE DU RÉGIMENT (LA), opéra en deux actes, paroles de Bayard et Saint-Georges, musique de Donizetti, représenté à l'Opéra-Comique le 11 février 1840. Parmi les ouvrages de demi-caractère du compositeur de Bergamo, celui-ci brille au premier rang par le nombre des motifs heureux, par la grâce touchante des mélodies. Le livret est inté-

ressant. L'action se passe dans le Tyrol. Une pauvre enfant, abandonnée sur un champ de bataille, a été recueillie par un brave sergent nommé Sulpice, qui l'a fait adopter par son régiment. Marie, à grand, entourée de la tendresse et du respect des grenadiers du 21^e. Elle est devenue une gentille vivandière. Elle est aimée d'un jeune Tyrolien qui lui a sauvé la vie dans une circonstance où elle était en péril. Mais le mystère de sa naissance se découvre, et sa mère, une marquise, l'enlève brusquement à la vie des camps, l'emmène dans son château, où elle l'éleve avec soin en la faisant passer toute-fois pour sa nièce. Au second acte, la fille du régiment, qui regrette ses habitudes martiales, se prête difficilement à l'éducation conforme à son rang, et encore moins au riche mariage qu'on veut lui faire contracter. Elle revoit son cher Tyrolien, devenu lieutenant dans le fameux 21^e, son régiment adoptif. Après bien des traverses et des péripéties, sa mère ne résiste plus à une union à laquelle elle est attachée le bonheur de sa fille. L'ouverture est gracieuse et en rapport avec le ton général de l'ouvrage. Le duo entre Marie et Sulpice est original et bien écrit pour les voix. Les couplets, et surtout un galanterie toujours bien accueillie par les abonnés du théâtre. La cantilène des Adieux, chantée par Marie, est d'une sensibilité vraie; la scène de la romance de Garat, trio entre la marquise, sa fille et le sergent, est d'un comique de bon goût; la valse exécutée dans la coulisse a une délicatesse de touche tout aristocratique. Nous signalerons aussi un petit trio d'un bon effet scénique et dans lequel l'engagement des voix produit un merveilleux ensemble. L'opéra de la Fille du régiment, traduit en italien, a été représenté à la salle Ventadour en 1850. Mme Sonntag, après être restée éloignée de la scène par suite de son mariage avec le comte Rossi, a reparu avec éclat dans la Fille du régiment. A l'Opéra-Comique, Mlle Borghèse a créé le rôle de Marie; les autres rôles ont été interprétés par Marie, Henri et Mme Boulangier. Nous allons reproduire ici trois des plus charmants morceaux du gracieux opéra de Donizetti.

TYROLIENNE DE LA FILLE DU RÉGIMENT. tu dis non! De la paix, viens, je fais tous les frais! Ce bai-ser que j'ai pris, Reprends-le... Chacun le sait, chacun le dit: Le ré-gi-ment par ex-cel-len-ce, Le seul à qui l'on fass'cré-

SA-LUT À LA FRANCE. Sa-lut à la Fran-ce! A mes beaux jours, A l'es-pé-ran-ce, A mes a-mours! Sa-lut à la Fran-ce, A l'es-pé-ran-ce, A mes a-mours!

Suppli-ant, à genoux, Ce lui qui t'a-dore Im-plore. Un regard sans courroux, De tes yeux si doux. Pour si peu, grand-der, Quand un beau mi-net se présente, U-ne chat-te mi-aule après sen-te, U-ne chat-te mi-aule après lui, U-ne chat-te mi-aule.

FILLE DU RÉGIMENT (LA), opéra en deux actes, paroles de Bayard et Saint-Georges, musique de Donizetti, représenté à l'Opéra-Comique le 11 février 1840. Parmi les ouvrages de demi-caractère du compositeur de Bergamo, celui-ci brille au premier rang par le nombre des motifs heureux, par la grâce touchante des mélodies. Le livret est inté-

ressant. L'action se passe dans le Tyrol. Une pauvre enfant, abandonnée sur un champ de bataille, a été recueillie par un brave sergent nommé Sulpice, qui l'a fait adopter par son régiment. Marie, à grand, entourée de la tendresse et du respect des grenadiers du 21^e. Elle est devenue une gentille vivandière. Elle est aimée d'un jeune Tyrolien qui lui a sauvé la vie dans une circonstance où elle était en péril. Mais le mystère de sa naissance se découvre, et sa mère, une marquise, l'enlève brusquement à la vie des camps, l'emmène dans son château, où elle l'éleve avec soin en la faisant passer toute-fois pour sa nièce. Au second acte, la fille du régiment, qui regrette ses habitudes martiales, se prête difficilement à l'éducation conforme à son rang, et encore moins au riche mariage qu'on veut lui faire contracter. Elle revoit son cher Tyrolien, devenu lieutenant dans le fameux 21^e, son régiment adoptif. Après bien des traverses et des péripéties, sa mère ne résiste plus à une union à laquelle elle est attachée le bonheur de sa fille. L'ouverture est gracieuse et en rapport avec le ton général de l'ouvrage. Le duo entre Marie et Sulpice est original et bien écrit pour les voix. Les couplets, et surtout un galanterie toujours bien accueillie par les abonnés du théâtre. La cantilène des Adieux, chantée par Marie, est d'une sensibilité vraie; la scène de la romance de Garat, trio entre la marquise, sa fille et le sergent, est d'un comique de bon goût; la valse exécutée dans la coulisse a une délicatesse de touche tout aristocratique. Nous signalerons aussi un petit trio d'un bon effet scénique et dans lequel l'engagement des voix produit un merveilleux ensemble. L'opéra de la Fille du régiment, traduit en italien, a été représenté à la salle Ventadour en 1850. Mme Sonntag, après être restée éloignée de la scène par suite de son mariage avec le comte Rossi, a reparu avec éclat dans la Fille du régiment. A l'Opéra-Comique, Mlle Borghèse a créé le rôle de Marie; les autres rôles ont été interprétés par Marie, Henri et Mme Boulangier. Nous allons reproduire ici trois des plus charmants morceaux du gracieux opéra de Donizetti.

TYROLIENNE DE LA FILLE DU RÉGIMENT. tu dis non! De la paix, viens, je fais tous les frais! Ce bai-ser que j'ai pris, Reprends-le... Chacun le sait, chacun le dit: Le ré-gi-ment par ex-cel-len-ce, Le seul à qui l'on fass'cré-

tu dis non! De la paix, viens, je fais tous les frais! Ce bai-ser que j'ai pris, Reprends-le... Chacun le sait, chacun le dit: Le ré-gi-ment par ex-cel-len-ce, Le seul à qui l'on fass'cré-

SA-LUT À LA FRANCE. Sa-lut à la Fran-ce! A mes beaux jours, A l'es-pé-ran-ce, A mes a-mours! Sa-lut à la Fran-ce, A l'es-pé-ran-ce, A mes a-mours!

Suppli-ant, à genoux, Ce lui qui t'a-dore Im-plore. Un regard sans courroux, De tes yeux si doux. Pour si peu, grand-der, Quand un beau mi-net se présente, U-ne chat-te mi-aule après sen-te, U-ne chat-te mi-aule après lui, U-ne chat-te mi-aule.

FILLE DU RÉGIMENT (LA), opéra en deux actes, paroles de Bayard et Saint-Georges, musique de Donizetti, représenté à l'Opéra-Comique le 11 février 1840. Parmi les ouvrages de demi-caractère du compositeur de Bergamo, celui-ci brille au premier rang par le nombre des motifs heureux, par la grâce touchante des mélodies. Le livret est inté-

ressant. L'action se passe dans le Tyrol. Une pauvre enfant, abandonnée sur un champ de bataille, a été recueillie par un brave sergent nommé Sulpice, qui l'a fait adopter par son régiment. Marie, à grand, entourée de la tendresse et du respect des grenadiers du 21^e. Elle est devenue une gentille vivandière. Elle est aimée d'un jeune Tyrolien qui lui a sauvé la vie dans une circonstance où elle était en péril. Mais le mystère de sa naissance se découvre, et sa mère, une marquise, l'enlève brusquement à la vie des camps, l'emmène dans son château, où elle l'éleve avec soin en la faisant passer toute-fois pour sa nièce. Au second acte, la fille du régiment, qui regrette ses habitudes martiales, se prête difficilement à l'éducation conforme à son rang, et encore moins au riche mariage qu'on veut lui faire contracter. Elle revoit son cher Tyrolien, devenu lieutenant dans le fameux 21^e, son régiment adoptif. Après bien des traverses et des péripéties, sa mère ne résiste plus à une union à laquelle elle est attachée le bonheur de sa fille. L'ouverture est gracieuse et en rapport avec le ton général de l'ouvrage. Le duo entre Marie et Sulpice est original et bien écrit pour les voix. Les couplets, et surtout un galanterie toujours bien accueillie par les abonnés du théâtre. La cantilène des Adieux, chantée par Marie, est d'une sensibilité vraie; la scène de la romance de Garat, trio entre la marquise, sa fille et le sergent, est d'un comique de bon goût; la valse exécutée dans la coulisse a une délicatesse de touche tout aristocratique. Nous signalerons aussi un petit trio d'un bon effet scénique et dans lequel l'engagement des voix produit un merveilleux ensemble. L'opéra de la Fille du régiment, traduit en italien, a été représenté à la salle Ventadour en 1850. Mme Sonntag, après être restée éloignée de la scène par suite de son mariage avec le comte Rossi, a reparu avec éclat dans la Fille du régiment. A l'Opéra-Comique, Mlle Borghèse a créé le rôle de Marie; les autres rôles ont été interprétés par Marie, Henri et Mme Boulangier. Nous allons reproduire ici trois des plus charmants morceaux du gracieux opéra de Donizetti.

TYROLIENNE DE LA FILLE DU RÉGIMENT. tu dis non! De la paix, viens, je fais tous les frais! Ce bai-ser que j'ai pris, Reprends-le... Chacun le sait, chacun le dit: Le ré-gi-ment par ex-cel-len-ce, Le seul à qui l'on fass'cré-

SA-LUT À LA FRANCE. Sa-lut à la Fran-ce! A mes beaux jours, A l'es-pé-ran-ce, A mes a-mours! Sa-lut à la Fran-ce, A l'es-pé-ran-ce, A mes a-mours!

Suppli-ant, à genoux, Ce lui qui t'a-dore Im-plore. Un regard sans courroux, De tes yeux si doux. Pour si peu, grand-der, Quand un beau mi-net se présente, U-ne chat-te mi-aule après sen-te, U-ne chat-te mi-aule après lui, U-ne chat-te mi-aule.

FILLE DU RÉGIMENT (LA), opéra en deux actes, paroles de Bayard et Saint-Georges, musique de Donizetti, représenté à l'Opéra-Comique le 11 février 1840. Parmi les ouvrages de demi-caractère du compositeur de Bergamo, celui-ci brille au premier rang par le nombre des motifs heureux, par la grâce touchante des mélodies. Le livret est inté-

ressant. L'action se passe dans le Tyrol. Une pauvre enfant, abandonnée sur un champ de bataille, a été recueillie par un brave sergent nommé Sulpice, qui l'a fait adopter par son régiment. Marie, à grand, entourée de la tendresse et du respect des grenadiers du 21^e. Elle est devenue une gentille vivandière. Elle est aimée d'un jeune Tyrolien qui lui a sauvé la vie dans une circonstance où elle était en péril. Mais le mystère de sa naissance se découvre, et sa mère, une marquise, l'enlève brusquement à la vie des camps, l'emmène dans son château, où elle l'éleve avec soin en la faisant passer toute-fois pour sa nièce. Au second acte, la fille du régiment, qui regrette ses habitudes martiales, se prête difficilement à l'éducation conforme à son rang, et encore moins au riche mariage qu'on veut lui faire contracter. Elle revoit son cher Tyrolien, devenu lieutenant dans le fameux 21^e, son régiment adoptif. Après bien des traverses et des péripéties, sa mère ne résiste plus à une union à laquelle elle est attachée le bonheur de sa fille. L'ouverture est gracieuse et en rapport avec le ton général de l'ouvrage. Le duo entre Marie et Sulpice est original et bien écrit pour les voix. Les couplets, et surtout un galanterie toujours bien accueillie par les abonnés du théâtre. La cantilène des Adieux, chantée par Marie, est d'une sensibilité vraie; la scène de la romance de Garat, trio entre la marquise, sa fille et le sergent, est d'un comique de bon goût; la valse exécutée dans la coulisse a une délicatesse de touche tout aristocratique. Nous signalerons aussi un petit trio d'un bon effet scénique et dans lequel l'engagement des voix produit un merveilleux ensemble. L'opéra de la Fille du régiment, traduit en italien, a été représenté à la salle Ventadour en 1850. Mme Sonntag, après être restée éloignée de la scène par suite de son mariage avec le comte Rossi, a reparu avec éclat dans la Fille du régiment. A l'Opéra-Comique, Mlle Borghèse a créé le rôle de Marie; les autres rôles ont été interprétés par Marie, Henri et Mme Boulangier. Nous allons reproduire ici trois des plus charmants morceaux du gracieux opéra de Donizetti.

TYROLIENNE DE LA FILLE DU RÉGIMENT. tu dis non! De la paix, viens, je fais tous les frais! Ce bai-ser que j'ai pris, Reprends-le... Chacun le sait, chacun le dit: Le ré-gi-ment par ex-cel-len-ce, Le seul à qui l'on fass'cré-

tu dis non! De la paix, viens, je fais tous les frais! Ce bai-ser que j'ai pris, Reprends-le... Chacun le sait, chacun le dit: Le ré-gi-ment par ex-cel-len-ce, Le seul à qui l'on fass'cré-

SA-LUT À LA FRANCE. Sa-lut à la Fran-ce! A mes beaux jours, A l'es-pé-ran-ce, A mes a-mours! Sa-lut à la Fran-ce, A l'es-pé-ran-ce, A mes a-mours!

Suppli-ant, à genoux, Ce lui qui t'a-dore Im-plore. Un regard sans courroux, De tes yeux si doux. Pour si peu, grand-der, Quand un beau mi-net se présente, U-ne chat-te mi-aule après sen-te, U-ne chat-te mi-aule après lui, U-ne chat-te mi-aule.

FILLE DU RÉGIMENT (LA), opéra en deux actes, paroles de Bayard et Saint-Georges, musique de Donizetti, représenté à l'Opéra-Comique le 11 février 1840. Parmi les ouvrages de demi-caractère du compositeur de Bergamo, celui-ci brille au premier rang par le nombre des motifs heureux, par la grâce touchante des mélodies. Le livret est inté-

ressant. L'action se passe dans le Tyrol. Une pauvre enfant, abandonnée sur un champ de bataille, a été recueillie par un brave sergent nommé Sulpice, qui l'a fait adopter par son régiment. Marie, à grand, entourée de la tendresse et du respect des grenadiers du 21^e. Elle est devenue une gentille vivandière. Elle est aimée d'un jeune Tyrolien qui lui a sauvé la vie dans une circonstance où elle était en péril. Mais le mystère de sa naissance se découvre, et sa mère, une marquise, l'enlève brusquement à la vie des camps, l'emmène dans son château, où elle l'éleve avec soin en la faisant passer toute-fois pour sa nièce. Au second acte, la fille du régiment, qui regrette ses habitudes martiales, se prête difficilement à l'éducation conforme à son rang, et encore moins au riche mariage qu'on veut lui faire contracter. Elle revoit son cher Tyrolien, devenu lieutenant dans le fameux 21^e, son régiment adoptif. Après bien des traverses et des péripéties, sa mère ne résiste plus à une union à laquelle elle est attachée le bonheur de sa fille. L'ouverture est gracieuse et en rapport avec le ton général de l'ouvrage. Le duo entre Marie et Sulpice est original et bien écrit pour les voix. Les couplets, et surtout un galanterie toujours bien accueillie par les abonnés du théâtre. La cantilène des Adieux, chantée par Marie, est d'une sensibilité vraie; la scène de la romance de Garat, trio entre la marquise, sa fille et le sergent, est d'un comique de bon goût; la valse exécutée dans la coulisse a une délicatesse de touche tout aristocratique. Nous signalerons aussi un petit trio d'un bon effet scénique et dans lequel l'engagement des voix produit un merveilleux ensemble. L'opéra de la Fille du régiment, traduit en italien, a été représenté à la salle Ventadour en 1850. Mme Sonntag, après être restée éloignée de la scène par suite de son mariage avec le comte Rossi, a reparu avec éclat dans la Fille du régiment. A l'Opéra-Comique, Mlle Borghèse a créé le rôle de Marie; les autres rôles ont été interprétés par Marie, Henri et Mme Boulangier. Nous allons reproduire ici trois des plus charmants morceaux du gracieux opéra de Donizetti.

TYROLIENNE DE LA FILLE DU RÉGIMENT. tu dis non! De la paix, viens, je fais tous les frais! Ce bai-ser que j'ai pris, Reprends-le... Chacun le sait, chacun le dit: Le ré-gi-ment par ex-cel-len-ce, Le seul à qui l'on fass'cré-

SA-LUT À LA FRANCE. Sa-lut à la Fran-ce! A mes beaux jours, A l'es-pé-ran-ce, A mes a-mours! Sa-lut à la Fran-ce, A l'es-pé-ran-ce, A mes a-mours!

Suppli-ant, à genoux, Ce lui qui t'a-dore Im-plore. Un regard sans courroux, De tes yeux si doux. Pour si peu, grand-der, Quand un beau mi-net se présente, U-ne chat-te mi-aule après sen-te, U-ne chat-te mi-aule après lui, U-ne chat-te mi-aule.

FILLE DU RÉGIMENT (LA), opéra en deux actes, paroles de Bayard et Saint-Georges, musique de Donizetti, représenté à l'Opéra-Comique le 11 février 1840. Parmi les ouvrages de demi-caractère du compositeur de Bergamo, celui-ci brille au premier rang par le nombre des motifs heureux, par la grâce touchante des mélodies. Le livret est inté-

ressant. L'action se passe dans le Tyrol. Une pauvre enfant, abandonnée sur un champ de bataille, a été recueillie par un brave sergent nommé Sulpice, qui l'a fait adopter par son régiment. Marie, à grand, entourée de la tendresse et du respect des grenadiers du 21^e. Elle est devenue une gentille vivandière. Elle est aimée d'un jeune Tyrolien qui lui a sauvé la vie dans une circonstance où elle était en péril. Mais le mystère de sa naissance se découvre, et sa mère, une marquise, l'enlève brusquement à la vie des camps, l'emmène dans son château, où elle l'éleve avec soin en la faisant passer toute-fois pour sa nièce. Au second acte, la fille du régiment, qui regrette ses habitudes martiales, se prête difficilement à l'éducation conforme à son rang, et encore moins au riche mariage qu'on veut lui faire contracter. Elle revoit son cher Tyrolien, devenu lieutenant dans le fameux 21^e, son régiment adoptif. Après bien des traverses et des péripéties, sa mère ne résiste plus à une union à laquelle elle est attachée le bonheur de sa fille. L'ouverture est gracieuse et en rapport avec le ton général de l'ouvrage. Le duo entre Marie et Sulpice est original et bien écrit pour les voix. Les couplets, et surtout un galanterie toujours bien accueillie par les abonnés du théâtre. La cantilène des Adieux, chantée par Marie, est d'une sensibilité vraie; la scène de la romance de Garat, trio entre la marquise, sa fille et le sergent, est d'un comique de bon goût; la valse exécutée dans la coulisse a une délicatesse de touche tout aristocratique. Nous signalerons aussi un petit trio d'un bon effet scénique et dans lequel l'engagement des voix produit un merveilleux ensemble. L'opéra de la Fille du régiment, traduit en italien, a été représenté à la salle Ventadour en 1850. Mme Sonntag, après être restée éloignée de la scène par suite de son mariage avec le comte Rossi, a reparu avec éclat dans la Fille du régiment. A l'Opéra-Comique, Mlle Borghèse a créé le rôle de Marie; les autres rôles ont été interprétés par Marie, Henri et Mme Boulangier. Nous allons reproduire ici trois des plus charmants morceaux du gracieux opéra de Donizetti.

TYROLIENNE DE LA FILLE DU RÉGIMENT. tu dis non! De la paix, viens, je fais tous les frais! Ce bai-ser que j'ai pris, Reprends-le... Chacun le sait, chacun le dit: Le ré-gi-ment par ex-cel-len-ce, Le seul à qui l'on fass'cré-

tu dis non! De la paix, viens, je fais tous les frais! Ce bai-ser que j'ai pris, Reprends-le... Chacun le sait, chacun le dit: Le ré-gi-ment par ex-cel-len-ce, Le seul à qui l'on fass'cré-

SA-LUT À LA FRANCE. Sa-lut à la Fran-ce! A mes beaux jours, A l'es-pé-ran-ce, A mes a-mours! Sa-lut à la Fran-ce, A l'es-pé-ran-ce, A mes a-mours!

Suppli-ant, à genoux, Ce lui qui t'a-dore Im-plore. Un regard sans courroux, De tes yeux si doux. Pour si peu, grand-der, Quand un beau mi-net se présente, U-ne chat-te mi-aule après sen-te, U-ne chat-te mi-aule après lui, U-ne chat-te mi-aule.

FILLE DU RÉGIMENT (LA), opéra en deux actes, paroles de Bayard et Saint-Georges, musique de Donizetti, représenté à l'Opéra-Comique le 11 février 1840. Parmi les ouvrages de demi-caractère du compositeur de Bergamo, celui-ci brille au premier rang par le nombre des motifs heureux, par la grâce touchante des mélodies. Le livret est inté-

ressant. L'action se passe dans le Tyrol. Une pauvre enfant, abandonnée sur un champ de bataille, a été recueillie par un brave sergent nommé Sulpice,